

Libretto

FRANCISCO COLOANE

LE DERNIER MOUSSE

roman

Traduit de l'espagnol (Chili) par
FRANÇOIS GAUDRY

Préface de
EMMANUEL KHÉRAD

Libretto

Titre original :
El Ultimo Grumete de la «Baquedano»

© Francisco Coloane, 1941.

© Éditions Phébus, Paris, 1996, pour la traduction française.

© Libella, Paris, 2014, pour la préface.

ISBN : 978-2-36914-118-1

Né le 19 juillet 1910 à Quemchi, petit port de pêche situé sur l'île de Chiloé au Chili, Francisco Coloane perd son père, capitaine baleinier, alors qu'il n'a que neuf ans. En 1923, il s'installe avec sa mère à Punta Arenas, dans l'extrême sud du pays : ce voyage de 2 000 kilomètres sur l'océan n'est que le premier d'une longue vie. Le jeune Coloane, sa mère décédée, est contraint à dix-sept ans d'abandonner ses études pour travailler alors qu'il avait, un an plus tôt, été primé pour sa première nouvelle. Il devient alors éleveur de moutons, dresseur de chevaux, ouvrier agricole, baleinier, comme son père, et multiplie les expériences qui lui permettent de côtoyer la population cosmopolite des régions antarctiques où se mêlent marins, chasseurs de phoques, chercheurs d'or, contrebandiers, trafiquants et aventuriers, mais aussi de bien connaître les mœurs des Indiens, dont il sera un grand défenseur. Parti à Santiago au début des années trente, il y travaille comme journaliste, se marie, devient veuf trois

ans plus tard, et, père d'un jeune garçon, continue à exercer divers métiers tout en écrivant. L'infatigable Chilote se lie d'amitié avec d'autres écrivains, dont Pablo Neruda, avec qui il partage l'idéal communiste ; sa carrière d'écrivain prend son véritable essor en 1941 après l'obtention d'un prix littéraire pour la publication du *Dernier Mousse de la « Baquedano »*, qui deviendra l'un des livres les plus lus d'Amérique latine. Récompensé en 1964 par le prix national de Littérature et élu en 1966 président de la Société des écrivains du Chili, il est fait chevalier des Arts et des Lettres en France en 1997. Son œuvre, d'un style sans fioritures, aux ouvrages incontournables tels que *Cap Horn*, *Tierra del Fuego* ou *Le Golfe des Peines*, a fait de lui un écrivain d'aventures souvent comparé à Jack London, Herman Melville ou Joseph Conrad. Francisco Coloane, considéré comme l'un des plus grands écrivains chiliens du xx^e siècle, est mort à Santiago du Chili le 5 août 2002.

PRÉFACE

Sur un port, où que l'on soit dans le monde, la ville en périphérie semble se dissocier. Parfois même, elle est au service des installations portuaires devenues les passerelles vers l'ailleurs. Au Chili, la commune de Talcahuano est le premier port militaire et industriel du pays. La cité s'est muée en coulisses. Les quais d'accostage sont des bras tendus qui portent le pavillon international. Ces lieux sont le point de départ d'une nouvelle histoire, le début d'une aventure ou le décor du générique d'un roman. Le voyageur, le marin d'expérience, le mousse, tous savent qu'ils appartiennent à un monde à part. La ville n'est plus leur refuge. L'eau de cette mer va devenir le socle d'un abri instable. Fragiles, vulnérables, simples éléments parmi les autres, ils affronteront la vigueur avec les vents dominants et la sensibilité d'une mer réactive aux moindres ondes.

Sur le quai, ceux qui guettent le bateau, comme

le jeune mousse de Coloane, verront à un moment, dans une excitation frivole, la proue qui pointe au loin. Plus tard, il sera là, majestueux et flamboyant.

En mer, la lumière du soleil joue le rôle d'un projecteur mal réglé et aveuglant. Le pont devient le lieu d'un tournage éphémère dont les images sont la propriété du rêveur. Le passager se fait bercer par ces moments flous, indéterminés. Dès le départ, lorsque le bateau a largué ses amarres, la culpabilité se fait sentir. Cette traversée, qui mène toujours vers l'inconnu, laisse un goût d'adieu, une tentation de renouveau. Alors il faudra se résigner, donner libre cours à son esprit, penser à l'arrivée d'abord, puis oublier. Le vagabondage de l'âme a cela d'essentiel : laisser vivre son corps, ressentir simplement, foncièrement, intégralement. Il y a une forme de violence à accepter que le vent, la mer et les embruns nous envahissent. Il sera temps d'assumer le voyage, de suivre le mouvement des vagues dans l'admission du départ. Puis, plus tard, quand le nomade temporaire sera enfin amariné, qu'il aura trouvé un semblant de pied marin, alors seulement, le bonheur frappera en pointillé. Le mousse goûtera au plaisir de la navigation et pourra envisager toutes les possibilités.

On est seul et libre. La mer est à nous. La regarder prend une dimension onirique. On observe chaque vague en espérant voir un cétacé curieux et souvent les fureteurs sont au rendez-vous. On dissèque l'écume, on fixe l'étendue de cette masse mouvante, abyssale. Rien. Puis un autre navire, une silhouette que l'on distingue difficilement mais c'est un bateau, c'est certain. Un navire militaire ou plutôt un cargo avec sa coque rouge que l'on devine avant une confirmation visuelle plus fiable. Bien plus loin, soudain, une ombre se profile, un trois-mâts imposant, la coque blanche d'une corvette. À la poupe, un drapeau signale l'origine, la nationalité. Ce bateau pourrait être l'un de ceux que l'on croise dans l'œuvre de Francisco Coloane. Un de ces bateaux-écoles de la marine chilienne qui peut embarquer plus de trois cents hommes. Finalement on n'est pas seul et ces grands objets flottants, tout juste esquissés par la distance, nous rassurent sur le parcours.

Le vent qui adonne laisse une impression apaisante, conciliante, en opposition à ces éléments incertains.

La tranquillité de l'âme surgit brusquement, le calme nous emporte vers l'espoir. Nos pensées se transforment, s'entrechoquent et se répondent entre elles. Beaucoup de tracas, d'obsessions et de

réconciliations passent par l'esprit lorsqu'il est à l'état de veille, dépoussiéré du quotidien et de ses obligations primaires. Nos vies sont pleines d'espoirs, nos problèmes sont solubles dans cette eau foncée, sombre et mystérieuse. On trouve des explications, on donne du sens à ce qui est vécu. L'air, l'eau, les vagues, les remous nous portent et nous ouvrent cet espace considérable qui s'offre à ceux qui s'inclinent.

La mer purge notre conscience. La tristesse s'installe, bien servie par ce paysage méditatif chargé d'énigmes et de vies inconnues. Les douleurs sont malgré tout plus acceptables qu'à l'accoutumée. Notre regard se porte vers le ciel, bleu, brumeux. On devine les étoiles, on se sent observé, on s'imagine là-haut, sans peur, avec la conviction résignée qu'il faudra partir un jour et qu'alors peut-être nous verrons passer les grands bateaux éclairés par nos projecteurs mal réglés, formidablement puissants.

Chaque voyageur qui a connu une traversée trouvera un écho à ces considérations marines. Mais les marins que nous devenons l'espace de quelques heures sauront que chaque moment est unique et que tous ces ressentis restent personnels, difficiles à communiquer, impossibles à partager. Le mousse de Coloane va vivre ces instants, dans un contexte brut,

bien plus aride que celui du voyageur traditionnel. Il nous transmet sa force émotionnelle, ses peurs et sa foi en l'avenir. Le dernier mousse du navire embarque clandestinement et s'impose ainsi une confrontation avec la mer encore plus forte. La mer qui l'éloigne aussi de sa mère. La mer, métaphore naturelle de la figure maternelle, qui sera le seul moyen pour lui de devenir un homme, de s'affranchir de l'adolescence et de retrouver le frère enfui.

Francisco Coloane s'est toujours confronté à la mer. Il a connu très jeune la traversée. Né sur une île du Chili, à Quemchi, petit port au nord-est de l'île de Chiloé, sur une côte découpée, dentelée, déchirée par les vagues, il ne pouvait pas échapper aux voyages sur l'océan le plus vaste du globe. Celui qui disait retourner à la mer pour raconter quelque chose sur lui-même l'a parcourue sur toutes sortes de bateaux. Le canoë qui sert d'embarcation au mousse lors de l'un des épisodes de son épopée fraternelle fait écho à la vie de l'auteur qui racontait avoir aussi navigué avec des Indiens. «Je suis de ceux que la mer, lorsqu'elle nous apporte un vent favorable, aide à créer et recréer des histoires et des contes, des mythes et des légendes.» Francisco Coloane a donc sans cesse puisé dans ce monde maritime. On l'imagine navigateur invétéré, observateur des traditions, mousse attentif et volontaire.

Francisco a grandi dans une maison construite sur pilotis, suspendue entre mer et ciel. Il naviguait déjà dans son lit d'enfant, écoutant les ressacs de l'océan, découvrant les flots intimes de sa vie insulaire. L'enfant chilien perdu dans cette immensité sud-américaine aurait pu connaître la soif de la réussite urbaine. Mais c'est la mer qui va l'éduquer, le faire grandir, lui faire comprendre qu'en respectant cet océan Pacifique, en faisant chair avec lui, il trouverait la source de son inspiration, la symbiose de son existence et une abondance de matière. Il va parcourir les sept mille sept cents kilomètres du littoral chilien. Enfant, les pieds nus, scrutant l'horizon, allant sur le port, il pouvait observer les bateaux aux coques colorées dominées par le jaune. Dans ce village accroché à la côte, imbriqué dans l'espace terrestre laissé vacant par l'eau, Francisco arpentait un terrain de jeu unique, une île aux trésors, avec l'agréable sensation de ne pas tout savoir, de ne pas tout connaître. Il y a en l'insularité cet avantage : l'incitation à la découverte, l'envie de voir ailleurs. Cet isolement ouvre des perspectives, attise la curiosité avec l'apprentissage. Et quand on apprend, on est vivant ! Son ami Pablo Neruda lui dira plus tard : « On passe sa vie à apprendre et lorsqu'on a appris, on meurt. »

Face à lui, sur les rives qui bordent le port et les habitations, le lointain est obstrué par des terres éparses, presque îles solitaires qui s'observent entre elles. La maison de famille, habillée de tuiles en bois d'*alerce* et au toit ondulé d'un rouge atténué par la corrosion, comporte une vigie. Sur la terrasse en bois, délimitée par une rambarde précaire, une porte est entourée de part et d'autre par deux fenêtres carrées aux neuf carreaux assemblés. Au-dessus de la porte, une autre ouverture qui illumine une chambre conçue à la manière d'un grenier donnant à la maison un aspect déconstruit avec une partie du toit surélevée, une écoutille ouverte. La fenêtre, réduite, fait figure de hublot. Face à elle, la mer, à une poignée de mètres seulement de la terrasse. On accrochait la barque du pêcheur en bas de la maison, comme une moto stationnée dans le jardin. En quelques pas, on touchait l'eau. Francisco était déjà à bord.

Ce n'est pas sur les plages de terre souvent rocailleuses ou caillouteuses que le gamin rêvait. C'est plus loin, sur l'eau bleue, paisible par temps clément, protégée par le découpage côtier, qu'il se voyait affrontant la masse, envisageant la carte d'une immensité océanique indéfinie. Sur Chiloé, du côté de Quemchi, en face, il y a la côte chilienne séparée

de l'Argentine par l'Hornopirén, volcan et point culminant de l'un des immenses parcs naturels du pays. C'est sur la face ouest de l'île que le champ s'ouvrait pour Francisco. Là, en face, il n'y a rien d'autre que l'eau, à perte de vue. Pour savoir à quel moment se termine cet infini il fallait naviguer, se rapprocher de l'inconnu, donner un sens à cette zone inatteignable.

Cette mer, il la connaissait turbulente, agitée par la houle et les pluies diluviennes. Il avait compris sa fragilité face à elle. En quelque sorte, la mer a donné à Francisco Coloane la saveur de l'existence mais aussi et surtout les clés d'une analyse de l'humanité, sans cesse ajustée, corrigée.

Contrairement à Joseph Conrad qui associait la mer à la solitude et à la tragédie, Coloane se sentira plus proche de Herman Melville ou de Jules Verne qui enrichiront son imagination et qui laisseront en lui la trace des veilleurs humanistes. C'est avec seulement neuf livres en soixante ans, dans une langue simple et ciselée, qu'il deviendra l'un des grands témoins du monde.

Il y a tant de valeurs dans les livres de Coloane. Pas de morale, pas de jugement, rien de larmoyant.

À travers l'histoire de ce jeune adolescent courageux, on peut lire une ode à l'empathie, à l'ouverture

sur les autres. L'empathie d'un équipage de trois cents marins à bord d'un navire de guerre qui, au lieu de condamner, de juger et d'exclure, va tolérer la présence d'un jeune mousse clandestin. La rigueur militaire est reléguée, dominée parfois par les hommes. Coloane choisit de décrire un monde d'hommes qui envisagent la fraternité comme une solution. L'héritage des valeurs est aussi fort avec ces vieux loups de mer qui ne peuvent vivre qu'à travers la solidarité et le passage de témoin, se raccrochant aux bouées distribuées par le hasard des rencontres et des escales.

Coloane va aussi s'attarder sur l'exploitation humaine, dressant un rempart à la colonisation, affirmant le droit pour les tribus reculées de vivre en paix. C'est en envoyant son personnage au bout du monde que l'auteur porte ses messages et considère ces lieux comme des espaces vierges, neutres. Ce cap Horn, qui a été un point de passage sur la route des trajets maritimes commerciaux entre l'Europe et l'Asie, est aussi un site de l'extrême. Le cap des tempêtes, véritable cimetière marin, a construit sa légende. Coloane retravaille la légende du Cap avec le merveilleux, la nature inexplorée, la beauté du site qui sait se faire payer. Le calme avant la tempête sied si bien à cette pointe du Chili. Le Cap exige un péage aux marins de passage.

Charles Darwin le racontait avec ses mots en 1832 lors de son expédition qui dura cinq ans dans *Le Voyage d'un naturaliste autour du monde*, recueil de récits qui sera l'un des livres de chevet de Coloane. Un voyage et un ouvrage fondateur qui annonceront *L'Origine des espèces* et le darwinisme, livre dont plusieurs pages sont consacrées à Chiloé et à la vie des autochtones. «La soirée est admirablement calme, et nous pouvons jouir du magnifique spectacle qu'offrent les îles voisines. Mais le cap Horn semble exiger que nous lui payions son tribut, et, avant qu'il soit nuit close, il nous envoie une effroyable tempête qui souffle juste en face de nous. [...] D'immenses nuages noirs obscurcissent le ciel, les coups de vent, la grêle nous assaillent avec une si extrême violence, que le capitaine se détermine à gagner, si faire se peut, Wigwam Cove.» Le dernier mousse, sur les traces de Darwin, va lui aussi être confronté à ce cap Horn capricieux.

Sur ce parcours qui guidera l'équipage du *Baquedano* dans ce Pacifique Sud, vers l'extrémité du Chili, Francisco Coloane nous fait croiser loutres et baleines. Une chasse qu'il va décrire avec réalisme dans une veine écologique. La cruauté est soulignée, sans dire l'inacceptable, sans rajouter de larmes ni de révolte. À la manière d'un journaliste, qu'il fut dans une autre vie, il prend la plume pour racon-

ter concrètement la chasse aux cétacés, sanglante, impressionnante, désolante aussi, lorsque le baleineau verra sa mère dans les flots rouges, symboles d'une humanité en perdition.

Les mots parfois sont secs, les phrases laconiques. L'auteur adapte son écriture photographique à la situation, à la dramaturgie, variant la vitesse, adoucissant les moments de tendresse dans la pudeur, laissant la froideur stoïque décrire l'inconcevable.

C'est pourquoi, sans doute, il affirmait que l'écrivain doit prendre soin de l'écriture, comme l'équipage d'un navire qui prend soin du pont. L'équipage s'adapte à toutes les situations, allant à l'essentiel par mauvaise mer, s'attachant aux finitions et embellissant le navire par temps clair.

Le Dernier Mousse est l'introduction à son univers littéraire. Paru en 1941, lu par des générations entières de Chiliens, sans cesse réédité en Amérique du Sud, étudié à l'école, adoré par les adolescents, choyé par les adultes, ce livre rassemble. Le récit de Coloane résonne comme un conte, à la façon du *Jonathan Livingston le goéland* de Richard Bach ou du *Vieil Homme et la mer* d'Ernest Hemingway. On pense même parfois à Marcel Pagnol, avec cette fluidité du récit et cette façon de nous offrir des images qui illustrent chaque séquence. Toutes les

escales sont des moments de découvertes, de sensations imagées. Comme on voit la garrigue provençale, les bords du canal ou le port de Marseille dans l'œuvre de l'écrivain français, on découvre avec la même avidité les confins du cap Horn avec le Chilien. Aussi, lors du dialogue entre le jeune mousse et sa mère, on se souvient de Marius et Fanny de Pagnol, lorsque le mensonge est utilisé pour protéger de la douleur, lorsqu'il préserve l'autre pour favoriser son épanouissement, avec le danger de la générosité dénaturée.

D'autres convoqueront l'écrivain voyageur Jack London qui tentera en vain un voyage autour du monde par la mer et qui se frotera lui aussi plus tard au cap Horn. Pourtant rien n'est finalement comparable à ces géants de la littérature mondiale. Les histoires de Francisco Coloane sont singulières, fortement inspirées par les multiples métiers qu'il a exercés, ses observations de la vie chilienne et la géographie de sa région. On note simplement ces références, qui surgissent dans nos esprits comme de petits rappels. Les fluctuations de l'âme et de la mémoire nous troublent parfois au point de percevoir la littérature comme un compagnon de route, un grand livre de bord qui consigne des interactions, des associations, comme si tout était connecté, comme si tout fusionnait.

Le mousse de Coloane va vous faire voyager. Lui aussi va écrire une partie de votre histoire, car chacun de nous grandit avec la transmission culturelle. On embarque dans un vaste monde en sélectionnant nos marqueurs, en dirigeant nos barques, en allant vers l'autre, le destin houleux dessiné par l'écume. Enveloppés dans les embruns, nous partons vers un inconnu qui nous fait toujours frissonner. Autour de nous, quelques baleines nous regardent passer. Sur nos bateaux de fortune, un projecteur nous éclaire.

EMMANUEL KHÉRAD

*En souvenir du navire qui forma tant
de générations de marins chiliens.*

CAP AU SUD

– Vingt degrés à bâbord ! lança le lieutenant de quart sur la passerelle de la corvette *Général Baquedano*.

– Vingt degrés à bâbord ! répéta en écho le timonier tandis que ses mains calleuses faisaient tourner la barre d'un geste vigoureux.

Une rafale de nord-ouest inclina le navire dont l'étrave plongea par bâbord dans les grandes vagues noires qui roulaient dans la nuit. Le vent mugit de plus belle dans les cordages, la mâture grinça sous le gonflement des voiles et le svelte bateau-école de la marine chilienne, blanc comme l'albatros, fila cap au sud, poussé à douze milles à l'heure par un vent de nord-ouest qui soufflait par tribord.

C'était le tout dernier voyage de ce navire magnifique. Il avait accueilli à son bord des générations d'officiers et de marins, qui y avaient appris leur métier, mais l'Amirauté avait décidé de l'envoyer une

dernière fois au cap Horn et de le désarmer à son retour ; affaibli par tant de combats contre les océans de la planète, il n'était plus assez sûr pour naviguer sur les routes dangereuses que doivent sillonner les navires de guerre.

Avec ses trois cents hommes d'équipage, du commandant au mousse, il avait levé l'ancre un soir d'automne dans la baie du port militaire de Talcahuano, puis mis en route ses machines pour doubler l'île Quiriquina et hissé sa voile une fois en haute mer.

Le jour du départ, le livre de bord mentionnait trois cents hommes d'équipage. Ils étaient en réalité trois cent un. Nul ne savait rien, encore, de ce passager supplémentaire. Dans une soute de proue, pelotonné au milieu des rouleaux de cordages et de chaînes, un gamin d'une quinzaine d'années tremblait dans l'obscurité et attendait.

Il y avait près de trois heures qu'il se trouvait dans sa cachette, persuadé que personne ne soupçonnait sa présence à bord ; les sentinelles de la coupée pouvaient affirmer qu'aucun étranger n'avait franchi l'unique voie d'accès à la corvette pendant les heures précédant l'appareillage.

Cela le rassurait un peu, mais il se mit à penser à la nuit qu'il allait passer dans ce petit réduit qu'un matelot avait bouclé avec chaîne et cadenas.

De temps à autre un coup de roulis l'obligeait à

se cramponner aux rouleaux de cordages pour ne pas être violemment projeté contre les parois de fer, et lorsque le navire semblait retrouver sa position normale, il entendait le fracas des vagues contre la coque, au-dessus de sa tête. «Merde, je suis sous l'eau!» se dit-il.

La soute se trouvait en effet sous la ligne de flottaison et quand la proue du *Baquedano* se hissait à la crête des vagues puis retombait dans le creux, le choc brutal contre l'eau résonnait effroyablement dans le ventre du navire.

Il éprouva un léger malaise à la tête et à l'estomac, comme si l'air commençait à lui manquer. Bientôt il fut pris de violents vomissements et il eut très froid.

Il s'agrippa à un rouleau de filins et vomit à l'intérieur jusqu'à ce que son estomac fût vide. Son mal de tête diminua et il se sentit mieux. Chez ce garçon robuste, le mal de mer, qui s'empare de tous ceux qui s'embarquent pour la première fois, ne fut qu'un malaise passager.

Malgré la fatigue, il parvint à s'asseoir et se mit à penser à sa mère, à la douceur du foyer abandonné. Un nœud dur et amer se forma dans sa gorge, une douleur vive lui fit fermer les yeux, il se laissa aller et de grosses larmes jaillirent. Il secoua la tête, serra une corde de toutes ses forces et la vague d'angoisse s'éloigna comme le mal de mer.

Il songea au lycée, à ses camarades de classe, à ses professeurs, ceux qu'il aimait et ceux qu'il n'aimait pas. Il les aimait tous maintenant qu'il se sentait si loin.

Le souvenir de sa mère le tourmentait. Que faisait-elle en ce moment, seule ?

Il la revit en train de repasser des vêtements de marins tandis qu'il faisait ses devoirs sur une petite table installée dans un coin de la lingerie. Parfois, il attisait avec un carton les braises de l'énorme fer rempli de charbon d'aubépine, étrange bateau sillonnant un océan de chemises froissées et de cols amidonnés, dont la blancheur rehaussait la tenue de sortie des capitaines.

Sa mère, doña María, veuve de marin, avait la réputation d'être la meilleure blanchisseuse du port. Les modernes blanchisseries chimiques qui s'étaient installées à Talcahuano ne pouvaient rivaliser avec elle ; l'attrait de la nouveauté lui faisait perdre quelques clients, mais les vieux capitaines revenaient vite chez elle, car elle leur rendait un linge d'une blancheur de neige et des tissus intacts.

Il songea avec tristesse aux pluvieuses journées d'hiver où il la voyait penchée sur les baquets, lavant sans relâche.

« Depuis que ton père est mort dans le naufrage de l'*Angamos*, nous n'avons plus que mes mains, lui avait-elle dit.

« Nous sommes restés bien seuls, avec ton frère Manuel. Il trouvait que je travaillais trop. Et un jour, il m'a dit : "Je ne veux pas continuer l'école, c'est pas fait pour des pauvres comme nous. Tu travailles trop et moi j'ai quinze ans. J'ai trouvé une place sur un bateau charbonnier. Je paierai mon billet en travaillant à bord, jusqu'aux Magellanes. Il paraît que là-bas on gagne bien en chassant la loutre, le phoque, le renard. Je m'en vais, mère, je reviendrai avec beaucoup d'argent, tu arrêteras de travailler et je te rapporterai une peau de guanaco pour couvrir tes pieds en hiver. »

« C'est comme ça qu'il est parti. Il n'est jamais revenu et je n'ai pas eu de nouvelles. Il a dû mourir là-bas, sinon il aurait écrit, il tenait parole. »

Il se souvint qu'à ce moment du récit, sa mère avait éclaté en sanglots.

Alors il avait essayé de la consoler : « Ne pleure pas, pauvre maman, bientôt je serai grand et je deviendrai marin comme mon père, je gagnerai assez d'argent pour nous deux et je partirai là-bas pour retrouver mon frère. »

Il se montra très appliqué à l'école primaire et fut un des meilleurs élèves du lycée, mais il ne rêvait que d'une chose : entrer à l'École des mousses de la marine. Malgré les démarches de sa mère auprès des officiers, ce fut impossible.

Quand il apprit que le *Baquedano* appareillait

pour son dernier voyage, destiné aux cadets et aux mousses de l'École navale, il prit la décision, après avoir longtemps réfléchi, de s'embarquer en cachette, bien qu'il sût que l'on châtiât sévèrement les passagers clandestins, et que les bateaux japonais et chinois les jetaient à la mer afin de ne pas devoir payer l'amende que les polices maritimes infligeaient aux capitaines qui transportaient des *pavos*¹.

Il n'attacha aucune importance à ces racontars de marins. Il écrivit deux lettres, une pour sa mère et l'autre pour son professeur principal, dans lesquelles il expliquait les raisons de sa décision : devenir un homme et retrouver son frère. Il demandait pardon de partir sans l'autorisation qui lui aurait probablement été refusée.

Enfin prêt à s'embarquer, le plus difficile restait à faire.

Il en était là de ses songeries lorsque, soudain, des points phosphorescents dans un coin de la soute le firent sursauter. Il battit des paupières, cligna les yeux et distingua trois énormes rats rougeâtres de la taille d'un chat.

Il frémit d'horreur au souvenir d'histoires de marins dévorés par des rats. À Talcahuano, un enfant de deux ans avait été tué par des rats. Et il avait lu qu'il existait au Far West un « Fort des rats »,

1. Passager clandestin (« dindon »).

dont la garnison affaiblie par la faim avait été dévorée par les rongeurs. Au sud du Chili, dans la région des lacs, il y avait eu une invasion de rats venus d'Argentine qui avaient englouti des troupeaux de brebis, des chiens, des porcs, et contraint à la fuite des familles entières d'agriculteurs.

Les yeux brillants s'approchèrent ; le gamin chercha en titubant un bout de câble ou de cordage, mais ne trouvant rien d'assez convaincant, il enjamba les rouleaux et attaqua les rats à coups de pied.

Il fut stupéfait de voir qu'au lieu de fuir, ils bondissaient comme des chiens enragés et tentaient de le mordre aux jambes. Un seul coup de pied atteignit son but en projetant une bête contre la cloison, tandis que les deux autres s'enfuyaient dans l'obscurité.

Le garçon revint se reposer contre les cordages et se sentit gagné par la faiblesse. Il avait la bouche sèche et l'estomac vide. Bientôt le sommeil, la faim et la soif viendraient mettre un terme à cette nuit d'angoisse.

« Il faut que je tienne le coup le plus longtemps possible, se dit-il. Après, je cogne à la porte. J'espère qu'ils m'entendront. »

Il commença à dodeliner de la tête, le sommeil était plus impérieux que la faim et la soif. Peu à peu réapparurent au coin de la soute deux, trois, cinq paires d'yeux phosphorescents. Les rats au répugnant pelage roux attendaient le moment propice pour

se lancer sur leur victime. Il tentait péniblement de se relever pour les attaquer de nouveau à coups de pied lorsqu'il entendit remuer la chaîne. Et la porte s'ouvrit.

Le garçon se cacha derrière les rouleaux. Dans l'encadrement de la porte, une lampe à pétrole s'éleva pour éclairer la soute et lorsque celui qui la portait fit mine de se retirer, un chien-loup sauta vers la lanterne et bondit dans la pièce en aboyant.

Une voix énergique s'écria « Patotolo ! » et le chien revint en grognant ; une main l'attrapa au collier et la même voix lança :

– Qui est là ?

– Moi, Alejandro Silva ! répondit le gamin sur un ton qu'il voulait plein d'assurance.

Le règlement du bateau-école stipule que chaque nuit un officier, accompagné d'un caporal et de deux marins armés, doit effectuer une patrouille de la proue à la poupe et de la cale au pont, en contrôlant le moindre recoin du navire à l'aide d'une puissante lanterne. Ce groupe d'hommes, appelé la ronde et commandé par un enseigne de vaisseau, est très respecté par l'équipage.

Alejandro, qui ne connaissait pas les règlements maritimes, ne s'attendait pas à une telle visite.

– Sors d'ici ! ordonna le chef de ronde.

Le superbe Patotolo, mascotte du bateau et fidèle compagnon de la ronde, se remit à aboyer.

Alejandro se releva au milieu des cordages et deux robustes matelots s'avancèrent baïonnette au canon et le saisirent par les bras.

À la lueur de la lanterne apparut un garçon de taille moyenne, mince et nerveux, au visage pâle, au nez légèrement aquilin, aux yeux gris, perçants mais doux; une chevelure châtain clair couronnait la silhouette d'un adolescent athlétique et vif, avec de la mélancolie au fond des yeux, et qui s'efforçait de ne pas paraître effrayé.

Le caporal prit la tête de la ronde, tandis que l'officier et les deux hommes armés encadraient Alejandro, dont le visage inquiet se révélait par instants à la lueur de la lanterne qui oscillait entre les mains du caporal.